Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

15 | 2002
Varia

Vassos KARAGEORGHIS, Ἑλλήνες θεοὶ καὶ ἥρωες στὴν ἀρχαία Κύπρο – Vassos KARAGEORGHIS, Greek Gods and Heroes in Ancient Cyprus

Thierry Petit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1447>

DOI : 10.4000/kernos.1447

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Thierry Petit, « VASSOS KARAGEORGHIS, Ἑλλήνες θεοὶ καὶ ἥρωες στὴν ἀρχαία Κύπρο – Vassos KARAGEORGHIS, Greek Gods and Heroes in Ancient Cyprus », *Kernos* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 22 avril 2011, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/1447> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.1447>

der un jour, car il s'agit bien plus que d'une question de terminologie; à ce triptyque il conviendrait d'ailleurs d'ajouter un quatrième volet, celui de divinités grecques d'Égypte, telles Athéna. La perception des réalités religieuses a dû être aussi complexe que les composantes de la population de l'Égypte gréco-romaine. Enfin, le souhait de mieux connaître le milieu memphite nous semble d'autant plus pertinent que nos propres recherches nous ont convaincu du rôle de cette antique capitale dans le « missionnarisme » isiaque.

Michel Malaise
(Université de Liège)

VASSOS KARAGEORGHIS, *Ελληνες θεοὶ καὶ ἥρωες στὴν ἀρχαία Κύπρο*, Athinai, Emporiki trapeza tis Hellados, 1998; VASSOS KARAGEORGHIS, *Greek Gods and Heroes in Ancient Cyprus*, Athens, Commercial Bank of Greece, 1998. 1 vol. 29,7 × 23,4 cm, 334 p.

L'idée de ce livre (qui est proposé dans une double version, grecque et anglaise) est venue à l'A. lors des fouilles qu'il a menées à Kakopétria, où il découvrit des figurines de terre cuite à l'effigie d'Athéna et d'Héraclès. Il ne s'agit nullement d'un *corpus* exhaustif des représentations figurées des dieux et héros grecs à Chypre. L'intention affichée est de montrer la progressive hellénisation des divinités cypriotes et les « racines de la culture mycénio-grecque qui se trouvent à la base de la vie insulaire au cours du I^{er} millénaire av. J.-C. » (p. 9). Pour autant, les traits proprement orientaux ne sont pas dissimulés et V. Karageorghis décrit avec clarté ce double héritage, processus qui conduit, à l'époque archaïque (surtout au VI^e s.), à ce syncrétisme si caractéristique de la civilisation cypriote. Dès l'Âge du Bronze, certains vases mycéniens (essentiellement des cratères) présentent des scènes que l'on peut identifier comme des représentations mythologiques (Zeus, Héraclès, scènes homériques). Il est possible que, dès cette époque, des dieux grecs – et plus précisément arcadiens – aient été connus et vénérés dans l'île : ainsi certains identifient le dieu cornu d'Enkomi comme un Apollon Kéréatas dont le culte est attesté en Arcadie; de même, la déesse de Paphos était vénérée à Tégée. Mais l'apparition de populations achéennes au cours de la première moitié du XI^e s. (p. 34) renforça de manière décisive les éléments égéens déjà présents dans l'île. C'est à cette époque qu'est introduite une déesse d'un type crétois, la « déesse aux bras levés » (p. 35). Un chapitre est consacré aux influences de l'épopée grecque et à ses adaptations locales du X^e au VII^e s. (p. 38 sq). En particulier, l'A. tente d'identifier dans plusieurs représentations figurées de cette époque le personnage d'Héraclès aux prises avec des monstres, dont peut-être l'Hydre de Lerne sur le fond externe d'un plat du CG I (X^e s. : p. 38, fig. 12) et l'épisode de Géryon dans plusieurs représentations des VII^e et VI^e s. (fig. 21-22, 24-26). La coupe de Préneste et celle de Kourion représenteraient également certains exploits d'Héraclès (p. 46-50). D'autre part, plusieurs récits de la guerre de Troie sont peut-être représentés, comme sur la coupe en argent d'Amathonte (fig. 19) et sur un cratère de Tamassos (fig. 20). L'apparition de formes levantines pour les divinités insulaires coïncide avec l'installation des Phéniciens à Kition, dans le courant du IX^e s., ce qui conduit parfois à d'étonnants syncrétismes, comme cette déesse, nue comme Astarté, mais aux bras levés, comme sa consœur crétoise (p. 43, fig. 15).

Mais c'est surtout à partir de la fin de l'époque archaïque (VI^e s.) et pendant l'époque classique que les formes grecques s'imposent dans les représentations divines (p. 65-159). À cet égard, le personnage d'Héraclès illustre le mieux la tendance nouvelle : il revêt désormais tous les attributs du héros grec, connus notamment par la peinture de vase attique, sans pour autant perdre certaines

caractéristiques de ses origines anatoliennes et syro-palestiniennes; l'association de ces divers traits en fait un Héraclès spécifiquement cypriot. Si la statuaire en calcaire représente l'essentiel de l'apport iconographique à l'imagerie du héros, une mention spéciale doit être faite de la glyptique de la fin de l'époque archaïque, support qui permet la présentation de scènes à plusieurs personnages (p. 84-93) : on y voit des Héraclès avec Méduse (fig. 39), et avec Déjanire et Nessos (fig. 40). Or une certaine confusion semble régner entre Thésée et Héraclès puisqu'un personnage à l'aspect très héracléen est représenté alors qu'il estourbit le Minotaure (fig. 43; cf. p. 97 et fig. 55-57).

C'est en tant que protectrice d'Héraclès qu'Athéna est connue dès le ^{vi} s.; mais elle apparaît assez tardivement en tant que divinité autonome dans le panthéon cypriot. Elle est connue par des effigies en terre cuite et en calcaire, des bas-reliefs, des sceaux, mais aussi par des inscriptions; la plupart du temps elle revêt l'apparence de la Promachos ou de la Parthénos (p. 105-113). Ces documents proviennent des différents sanctuaires où elle était réverée : Idalion, Karpétria, Vouni, Larnaca-tis-Lapithou, Mersinaki, Soloi. Elle est fréquemment identifiée avec la phénicienne Anat et reçoit majoritairement des offrandes à caractère guerrier (armes). Son culte athénien a de toute évidence influencé celui qui lui est rendu à Vouni (p. 109). Apollon, quant à lui, apparaît dans des statues de Potamia, de Golgoi-Malloura (fig. 72-74), et l'on rappellera la tête Chatsworth découverte à Tamassos (fig. 75). Les attestations épigraphiques du culte d'Apollon sont par ailleurs nombreuses. On trouve aussi des représentations d'Éros (fig. 49-50), d'Achille (fig. 51), d'Hermès (fig. 52-53), de Bellérophon et/ou Pégase. Quant à Artémis, elle est connue dès le ^v s. par des représentations du sanctuaire d'Apollon à Pyla (fig. 79-80).

Dès Homère et Hésiode, les Grecs considérèrent Aphrodite comme une déesse cypriot (« Cypris »), déesse de la fécondité. Quoique le nom même de la déesse ne soit pas indo-européen – il pourrait dériver de la variante cananéenne du nom d'Astarté –, les Grecs l'adoptèrent assez tôt dans leur panthéon. Les Achéens qui abordèrent dans l'île au début de l'Âge du Fer rencontrèrent le culte de la Grande Déesse, notamment à Paleapaphos et à Kition. À Paleapaphos, elle était vénérée sous une forme aniconique, celle d'une pierre ogivale, forme que l'on retrouve dans la coroplatie amathousienne (p. 127). Mais on lui connaît de nombreux avatars anthropomorphiques. Des déesses aux bras levés d'époque archaïque sont attestées à Paphos et ailleurs, tandis qu'à Amathonte de nombreuses « plaquettes d'Astarté » et des chapiteaux hathoriques montrent deux personnalités distinctes de la déesse (p. 129-130).

La numismatique offre également de nombreuses effigies de divinités helléniques (p. 136-159). Héraclès apparaît sur des monnaies d'Évagoras de Salamine (fig. 81-83), tandis que les émissions de son fils, Nicocréon, montrent une tête d'Aphrodite sur l'une des faces et d'Athéna sur l'autre (fig. 84-85). C'est Aphrodite seule que l'on retrouve sur les coins de Pnytagoras (fig. 86), qui présentent cette fois Artémis sur le revers (fig. 87). À Paphos, Zeus apparaît au ^v s. sur des monnaies de Pny... II (fig. 90); il est alors en compagnie d'Aphrodite. Zeus se trouve aussi au revers de monnaies de Timocharès (fig. 91); et avec Apollon sur des monnaies de Nicoclès (fig. 93). À Soloi, une monnaie de Pasicratès du ^{iv} s. montre le buste d'Apollon et au revers le trépied (fig. 95); une autre d'Eunostos, avec, au revers, Apollon et Aphrodite; tandis qu'à Marion, une monnaie montre Phrixos et le bélier. Différentes combinaisons sont encore attestées, où l'on voit diversement associés Europe, Aphrodite, Zeus, Méduse, Hermès, Zeus Ammon, et d'autres immortels encore. Quoique de dynastie phénicienne, Lapithos frappe des monnaies de légendes alphabétiques phéniciennes, mais d'effigies grecques :

Athéna (fig. 100), Athéna et Héraclès (fig. 101-102). À Kition, les monnaies de Baalmelek I^{er}, de Azbaal et de Baalmelek II présentent des profils de l'Héraclès grec, avec léontè, arc et massue (fig. 102-104). C'est donc l'imagerie hellénique qui désormais s'impose avec vigueur dès la fin du VI^e et le début du V^e s.

On ne s'étonnera pas que les divisions chronologiques de l'ouvrage ne correspondent pas aux divisions traditionnelles de l'histoire ancienne. Ainsi l'A. a choisi de grouper dans un même chapitre les époques classique, hellénistique et romaine (p. 162-297). C'est que l'iconographie, le style et le goût helléniques n'ont pas attendu les campagnes foudroyantes d'Alexandre le Grand pour se manifester sur la frange méditerranéenne de l'empire achéménide. On connaît les spectaculaires réalisations funéraires des dynastes cariens et lyciens ainsi que les sarcophages de la nécropole sidonienne. Chypre ne sera pas en reste quant à l'hellénisation de l'iconographie culturelle. Nombre d'œuvres présentées dans ce chapitre sont ainsi datées des V^e et IV^e s. (fig. 124, 128, 136-138, 149, 150-151, 155-160). On pourrait toutefois faire observer qu'en matière de religion civique, la situation de Chypre dut être profondément modifiée avec l'abolition des royautés locales par Ptolémée I^{er} vers 312-310.

Sous la domination lagide, qui s'impose dès 295/4, l'iconographie insulaire est influencée par des types venus d'Alexandrie, lesquels, quoique grecs à l'origine, sont considérablement imprégnés de l'imagerie égyptienne. Il n'est donc pas étonnant de voir apparaître à Chypre les cultes de Sarapis et Isis. Au demeurant, la domination romaine n'apporte pas de modification substantielle à cet état de fait. Héraclès continue à être représenté, mais sous une apparence entièrement grecque désormais (fig. 112-117). Athéna, déesse grecque par excellence, est encore vénérée à Salamine, à Nea-Paphos, à Kition, à Larnaca-tis-Lapithou. Dès la fin du IV^e s., Héra est honorée à Nea-Paphos. Alors qu'à Kourion et à Pyla, elle l'est avec Apollon, à Amathonte, elle est accompagnée de Zeus; en revanche, elle semble seule à Larnaca. Une statue colossale de Salamine du II^e s. av. J.-C. est la première représentation connue de la déesse (fig. 123). Le culte d'Artémis est très bien attesté aussi dans différentes régions de l'île, tant par les sources épigraphiques et littéraires que par l'iconographie. Elle est parfois identifiée à Cybèle ou Artémis-Bendis (à Achna : p. 176-178, fig. 126). Sur la plupart des représentations, la déesse est droite, vêtue d'un chiton avec ceinture, à sa droite un petit cerf, et porte parfois un fruit ou un arc (fig. 127-135). Dans la phénicienne Kition, elle est honorée en tant que *Paralia*, sous la forme connue par la célèbre statue de Vienne (fig. 135). Apollon reçoit un culte dans de nombreuses régions de l'île : à Mersinaki, à Chytroi, à Rantidi, à Pyla, à Golgoi, à Idalion, mais surtout à Kourion. Là, en tant qu'Hylatès, il était reconnu comme dieu des bois et des troupeaux. On ne sait exactement quand il devint le dieu citharède sous sa forme grecque; peut-être le changement intervint-il au V^e s. (p. 190). Diverses épiclèses lui sont attribuées dans l'île (Mageiros, Eilapinistès, Daphnèphorios, Lakeutès, etc.), et certaines d'entre elles attestent d'une identification avec un dieu phénicien. Ainsi, dans une inscription bilingue de 388 av. J.-C., l'Apollon *Amyklaios* du texte grec est-il identifié, dans la version phénicienne, à Reshef Mikal (p. 191). À l'époque romaine, le dieu est résolument citharède, comme sur la belle statue de type praxitéléen trouvée dans le gymnase de Salamine (fig. 144). Il est Musagète sur les peintures murales de Nea-Paphos (fig. 146-147).

Le culte d'Aphrodite continua sans interruption dans tous ses sanctuaires au cours des époques hellénistique et romaine : à Paleapaphos, à Salamine, à Golgoi, à Chytroi, à Idalion. Elle y porte maintes épiclèses : Akraia, Mychoia, Oreia (à l'instar de Cybèle), Ourania (chez les Kitiens du Pirée), Encheios, etc. À Soloi, elle est vénérée sous la forme d'Isis : plusieurs statues de la déesse portent en effet le

« nœud isiaque » (p. 200). Ainsi les Grecs ont largement enrichi les hypostases de la Grande Déesse, divinité de la fertilité. Jusqu'au début du v^e s., les représentations de la déesse étaient d'origine proche-orientale. Ce n'est que dans le courant des v^e et iv^e s. que la forme grecque s'impose définitivement. On pense évidemment à la belle tête de Salamine, du début du iv^e s. (fig. 149), qui pourrait d'ailleurs être une Hygie, et, beaucoup plus tard, à la statue de Soloi (fig. 161). Mais des représentations sur matériaux moins nobles offrent autant sinon plus d'intérêt quant aux attributs et à la personnalité de la déesse. C'est le cas de deux déesses trônant ensemble (Kition : fig. 150-151), d'une déesse siégeant et portant un fruit, une fleur ou un enfant (fig. 152-153), et de nombreuses représentations d'une déesse couronnée (fig. 154-160), parfois accompagnée d'Éros (fig. 154). Des déesses couronnées d'un calathos apparaissent à partir du milieu du v^e s. La coiffure présente différents motifs décoratifs : des arbres de vie, des fleurs, des rosettes et des fleurs de lotus, voire des sphinx ailés, des colombes; elle prend aussi la forme de couronnes tourelées et crénelées. La déesse est aussi représentée nue; elle est alors du type de l'Aphrodite de Cyrène (fig. 161), ou de l'Anadyomène (fig. 162).

Zeus subit à l'époque concernée le processus déjà décrit par M. Yon (« Du taureau à l'aigle », in L. Kahil et M. Augé (eds), *Mythologie gréco-romaine. Mythologie périphériques. Études d'iconographie*, colloques internationaux du CNRS, n° 593, 89-93, pl. I-III). Souffrant d'abord de l'identification avec Apollon (fig. 169), il gagne peu à peu son autonomie. Il est connu à Salamine, bien sûr, où il est qualifié d'Olympien, mais aussi à Phassoula sous l'épiclèse de Labranios (mais voir *ChronARG* 11.10 ici-même). Il est aussi appelé Meilichios, Orompatas ou Polieus. Sous les Ptolémées, il est identifié à Sarapis, dieu dynastique, et à Hélios. Il apparaît souvent trônant (fig. 173-174). Le culte d'Hermès apparaît à Chypre à la fin de la période archaïque et pendant la période classique. Mais il est particulièrement révéral à l'époque hellénistique en tant que dieu des gymnases et des jeunes gens. Il est également connu comme divinité chtonienne, que l'on invoque sur des tablettes de défixion en plomb (p. 224-225). Dionysos est attesté sur des bas-reliefs, dont certains à caractère érotique (fig. 177-178); le dieu est barbu à l'époque hellénistique, glabre à l'époque romaine (fig. 179-181). Comme Dionysos, Asklepíos est tard venu sur l'île. Des inscriptions de Paleapaphos et de Kourion témoignent de son culte; dans cette dernière ville, il semble avoir été assimilé à un dieu guérisseur, aussi connu sous le nom phénicien d'Eshmoun (fig. 181-182). Les représentations de Poseidon sont rares dans l'iconographie cypruite. Déméter et Korè, quant à elles, ont eu plusieurs lieux de culte de par l'île et la maison de Thésée à Nea-Paphos a livré une belle représentation de la déesse (fig. 186). D'autres divinités secondaires, auxquelles l'A. consacre un avant-dernier chapitre (p. 240-257), sont aussi connues : Hygie, Némésis, Éros, les Nymphes, les Muses, les Satyres et les Silènes, Priape, Méléagre, Persée.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est consacré aux représentations de dieux et héros grecs sur les mosaïques, un des fleurons de l'archéologie cypruite (p. 258-293). On y trouve, bien sûr, les superbes mosaïques de Nea-Paphos (maison de Dionysos, de Thésée, d'Orphée), mais aussi des scènes moins spectaculaires ou moins connues, à Salamine, Paleapaphos, Kourion et Alassa. Les représentations sont non seulement figurées, mais encore historiées, et présentent une palette d'épisodes très vivants : par exemple, un cortège de Dionysos (fig. 210-211), Apollon et Daphnè (fig. 218), Hippolyte et Éros (fig. 219), Zeus et Ganymède (fig. 220), etc.

Même s'il ne se veut pas exhaustif, ce beau livre, richement illustré, présente un panorama très complet sur un sujet déjà souvent abordé, mais qui attendait

encore une synthèse; sans conteste V. Karageorghis était le mieux à même de la mener à bien. C'est désormais chose faite.

Thierry Petit
(Université de Strasbourg II)

Antoine HERMARY, *Amathonte V. Les figurines en terre cuite archaïques et classiques. Les sculptures en pierre*, Paris, École française d'Athènes / Fondation A. Leventis, 2000. 1 vol. 29,7 × 20,9 cm, 187 p., 95 pl. (*Études chypriotes*, 15).

Faisant suite au volume *Amathonte II. Testimonia 2 : La sculpture*, de 1981, ce livre traite de l'ensemble des trouvailles effectuées sur le sites de la ville d'Amathonte depuis deux décennies. Trois chantiers ouverts sur l'acropole de la ville antique ont livré l'essentiel des objets présentés ici. C'est d'abord l'Aphrodision, sur le sommet de la colline, dont la publication devrait rapidement voir le jour; à ces trouvailles, il faut associer celles de la terrasse ouest, située en contrebas, puisque les objets qui y furent découverts proviennent vraisemblablement du sanctuaire lui-même; enfin le palais, qui, quoique très partiellement fouillé, a livré à lui seul près de 20 % des objets présentés et surtout près de la moitié des sculptures en pierre (calcaire). Le choix de regrouper en un même volume la coroplatie et la statuaire de différents chantiers présente l'inconvénient d'isoler ainsi ce matériel du contexte archéologique et des autres trouvailles. Ce désagrément aurait pu être compensé par le regroupement des objets selon leur lieu de découverte, ce qui, du moins, aurait offert un panorama cohérent de l'environnement iconographique des différents sanctuaires d'où le matériel est issu. Tel n'a pas été le choix de l'A. qui fournit un catalogue strictement techno-typologique. Les chapitres introductif et conclusif ne compensent que partiellement cet inconvénient. Le catalogue compte 755 figurines ou fragments de figurines en terre cuite, et 277 sculptures en pierre, soit plus de mille objets. Toute l'iconographie connue dans la plastique cyprïote est représentée, à l'exception notable de la grande sculpture en terre cuite. Les différentes techniques connues pour la coroplatie sont mises en œuvre. Certains types sont plus spécifiques à Amathonte, en particulier des modèles de bateaux (n° 270-284), des groupes d'un chien attaquant un lièvre (n° 953-954) et des masques votifs miniatures (n° 506-527). On trouve aussi en abondance des « plaquettes d'Astarté » (n° 532-594), et des korès drapées à la grecque (n° 596-688). On s'étonnera cependant de voir figurer dans un tel catalogue des appliques ou fragments de vases plastiques (n° 729-734). La sculpture en pierre est aussi très diverse : korès à la fleur (n° 787-803), joueuses de tambourin (n° 827-827), cavaliers (uniquement au palais : n° 851-854), et même un modèle de *harmamaxa*, ou char couvert de type perse (également du palais : n° 868), des *temple-boys* (n° 870-873), des sphinx-*thymiatéria* (n° 882-926), des oiseaux (n° 948-951), etc.

S'agissant des conclusions tirées sur la topographie religieuse de l'acropole d'Amathonte, plusieurs remarques rapides peuvent être formulées. On a dit que la zone du palais (« Chantier C ») et celle de la porte du rempart (« Chantier B »), quelque dizaines de mètres plus au sud, avaient livré une grande quantité de figurines et surtout de sculptures en calcaire. L'A. distingue cependant les deux chantiers et, arguant de la présence exclusive de la grande plastique dans la dernière de ces zones, suppose que les trouvailles qui y furent faites n'ont pas été entraînées par la pente, du palais vers la muraille, mais proviennent bien de la zone même où elles ont été découvertes; ce qui l'amène à supposer l'existence, comme à Vouni, d'un sanctuaire principal situé en contrebas du palais et lui donnant accès (p. 164-167). À mes yeux, pareille hypothèse se heurte à plusieurs